

Présentation du roman *Le tailleur de pierre de Saint Point, récit villageois*

Séance publique du Pôle Lamartine, 17/10/24 :

« Quelques œuvres méconnues de Lamartine »

Marie-Martine Dupeuble

Cet ouvrage a été publié en 1851. Après son échec électoral, Lamartine s'est consacré à l'écriture de romans et non plus à la poésie. Le sous titre est « récit villageois » qui indique bien le sujet général de l'ouvrage qui se déroule à Saint Point.

Au début et tout au long du récit, Lamartine fait une description idyllique du Mâconnais et de la vallée de St Point en montrant son attachement à ces lieux. Je le cite :

*Quand on sort de la jolie petite ville de Mâcon en se dirigeant du côté des montagnes où le soleil se couche, on suit d'abord, pendant plusieurs heures, une grande route bordée de vignes, qui monte et descend avec les ondulations du sol comme la route d'un vaisseau sur une mer douce à larges lames. De nombreux villages, aux toits de tuiles rouges et aux murs blanchis par la chaux, et tapissés de pampres au-dessus de la porte, s'élèvent au penchant de tous les coteaux, et fument au fond de toutes les gorges. Des prés les entourent ; les cours sinueux des petites rivières qui abreuvent ces prés sont tracés par des rangées de saules tondues tous les trois ans par la faux. Leur chevelure, flexible au moindre vent qui retourne les feuilles et qui semble les glacer d'argent, est juste assez longue et assez touffue pour donner un peu d'ombre aux enfants gardiens des vaches, et pour prêter un asile, souvent découvert, aux nids des rossignols et des martins-pêcheurs. De lourds clochers en pierre de taille tachés par la pluie, et revêtus de la mousse grisâtre des siècles, dominant ces villages en forme de pyramide allongée [...].*

Nous retrouvons ici les accents du poète dans ces descriptions.

Venant un jour de 1846 au château, il constate qu'un mur est dégradé et il demande à son vieux fermier si un tailleur de pierre pourrait le réparer. Il lui indique qu'il y en a un, très compétent mais qui ne voudra pas venir car il refuse tout salaire et ne travaille que pour les pauvres gens et Dieu. Lamartine insiste et finalement Claude des Huttes vient voir le chantier, travaille quelques jours et ne vient plus. Lamartine décide d'aller le voir chez lui dans le hameau situé au dessus du village. En arrivant, il est d'abord surpris par la façon de vivre du tailleur, dans une sorte de grotte au dessous de la maison d'origine. Questionné celui-ci répond : « *Notre hutte était la hutte au-dessous de laquelle j'habite aujourd'hui dans ce qui faisait autrefois l'étable. Vous me direz : Pourquoi n'avez-vous pas relevé la maison et couchez-vous dans l'appentis, qui est humide et obscur comme une cave ? Je vais vous l'avouer, monsieur c'est que pour rebâtir la chambre sur le rocher, pour relever les murs, pour refaire le plancher et le toit, il aurait fallu couper et arracher le lierre qui s'est mêlé, depuis le malheur de notre famille, avec les pierres, les solives, les poutres, et qui a repris son bien où il l'a trouvé. Ce beau lierre, quand je l'ai revu comme ça, à mon retour, m'a fait l'effet d'un manteau que l'amitié de la steppe avait jeté sur la ruine de notre bonheur. J'ai dit : Je ne te toucherai ; pas il y a assez de place pour nous deux maintenant sur cette roche. Garde le dessus, je prendrai le dessous, et les merles nicheront et siffleront en paix dans tes*

*grappes. Voilà, monsieur ; je vous le dis bêtement tel que l'ai pensé. Un pauvre homme seul, voyez-vous, ça s'attache à tout, et ça aime tout ce qui vous aime ».*

Ensuite, Lamartine lui demande la raison pour laquelle il a arrêté de travailler à son mur. Claude lui explique qu'il se sentait coupable de travailler pour presque rien pour un riche alors qu'ailleurs des tailleurs de pierre avaient besoin de gagner leur vie.

Un dialogue s'instaure entre eux où Claude exprime son amour pour Dieu, toute sa vie est tournée vers Dieu. Lamartine revient chaque dimanche continuer cette conversation, sans brusquer Claude qui peu à peu lui conte sa vie.

Son père était tailleur de pierre et un jour il emmena son fils aîné Gratien avec lui dans la carrière, lui défendant de toucher à un sac noir. L'enfant désobéit et il fit tomber de la poussière d'explosif dans le feu, ce qui le rendit aveugle. Le père en mourut de chagrin.

Peu après, une fièvre s'étant déclenchée dans le hameau, sa mère recueillit Denise, l'enfant survivante de ses cousins et lui demanda de s'occuper de Gratien. Claude décida de devenir tailleur de pierre comme son père pour faire vivre la maisonnée.

Il admirait son père et il en parle ainsi : *« Quant à mon père, pour aider notre mère à vivre et à nous habiller, il allait, comme moi, tirer ou tailler de la pierre dans les carrières des hameaux de Saint-Point. Il revenait tous les soirs pour souper avec la mère et avec nous autres enfants car il aimait tant sa femme et sa maison qu'il disait : « Je ne pourrais jamais être coquetier comme Baptiste, ou rémouleur comme François ; car, lorsque je ne vois pas, de la carrière où je travaille, le toit de la hutte qui fume quand ma femme met le fagot au feu, le temps me dure et il me semble que le monde est trop grand. Ah ! C'était un bien brave homme et un homme si doux, si doux, bien qu'il maniât toujours le pic et les pierres, que le soir, quand il nous asseyait tout petits sur son tablier de peau, mon frère, mes sœurs et moi, nous aimions presque autant ce tablier que celui de notre mère ».*

Claude aime son métier et voici ce qu'il en dit : *« ... j'aimais l'état, j'aimais le creux des carrières, le ventre de la montagne, les entrailles secrètes de la terre, comme ces matelots que j'ai connus à Marseille aiment le creux des vagues, le fond de la mer, l'écume des écueils, comme les bergers aiment le dessus des montagnes, comme les bûcherons aiment à plonger leur hache saignante de sève dans le tronc fendu des vieux chênes et des châtaigniers. Dieu a donné à chacun son goût pour qu'on fît tous les états avec contentement. Ce qui m'a toujours retenu au mien, c'est qu'on le fait tout seul. On peut, sans que ça vous dérange, siffler, chanter, penser, rêver, prier le bon Dieu. L'ouvrage va toujours sous la main, pendant que le cœur et l'esprit vont de leur côté là où ils veulent. Voilà l'agrément de l'état de tailleur de pierres. »*

Les années passant, Denise et Claude découvrirent qu'ils s'aimaient et décidèrent de se marier. Lamartine décrit bien les coutumes liées aux fêtes familiales ou villageoises. Un dimanche où les deux amoureux étaient partis se promener dans la montagne et avaient oublié l'heure, Gratien partit les chercher et tomba dans un abîme. Ils le sauvèrent mais il resta meurtri et de santé fragile. Denise se sentant coupable et sur l'insistance de la mère, ne voulut plus se marier. Claude partit faire son tour de France de compagnon.

*« Et ça dit, monsieur, je m'en allai pendant sept ans de ville en ville, de chantier en chantier, avec ma boucharde et ma têtue, demandant de l'ouvrage là où il y en avait, et me perfectionnant dans mon état autant que ça se peut à un pauvre garçon trop âgé déjà pour apprendre à lire, à écrire et à tracer des profils au crayon sur le papier. Mais la pierre, par exemple, je la pliais et la dépliais ainsi qu'un papier. Les maîtres m'aimaient et les camarades aussi, parce que j'étais fidèle avec les uns, et, tant que je pouvais, serviable avec les autres.*

*Ce fut de ce moment, monsieur, que je pris la résolution de ne gagner que juste ce qui m'était nécessaire pour mon pain, pour mes habits, pour l'usure de mes outils et pour ma place sous une tuile dans les villages, dans les chantiers ou dans les maisons pour lesquels je travaillais. Seulement, je ne le disais pas, de peur qu'on me prît pour un homme qui voulait se rendre singulier. Je prenais des maîtres le prix de ma journée comme un autre. Mais ensuite, quand je voyais un camarade vieilli, cassé, chargé de famille ou bien quand un des jeunes ouvriers avait père, mère et sœurs à nourrir de son marteau ou bien, enfin, quand un d'entre eux avait un accident, une maladie, une absence forcée, alors je travaillais pour eux au chantier, je faisais leur ouvrage, et ils touchaient leur solde comme à l'ordinaire. On m'avait donné le sobriquet du remplaçant dans tous les chantiers, et, si quelqu'un avait un jour à se reposer, il venait naturellement à moi et il me disait : Allons, Claude, il faut un bon garçon à ma place. Et j'y allais, monsieur. »*

Des années passèrent et ils n'osaient pas revenir chez lui mais il pensait à sa mère et ressentait le besoin de la voir avant qu'elle ne meurt. Après beaucoup d'hésitations, il revint sous l'habit d'un pauvre mendiant et constata que son frère était mort, laissant deux enfants et que sa mère était malade. Reconnut par Denise et devant la joie de sa mère, il s'installa dans la maison, travailla dans la vallée pour faire vivre la maisonnée et peu à peu se rapprocha de Denise et ils décidèrent de se marier. La vie reprit gaiement dans le hameau.

Pour le mariage, Claude voulut faire une surprise à Denise et aux invités en préparant un feu d'artifice à la fin du repas. Il raconte : *« Je travaillais secrètement depuis huit jours à creuser une mine comme j'en avais vu creuser dans les rochers de Toulon, capable de faire sauter toute la voûte sous les sapins de ma carrière, et de me donner sans peine des matériaux pour tailler pendant plus de six mois. Je n'en avais rien dit à personne, pas même à Denise, pour que ça partît à la fin du repas des noces, et que chacun à une lieue de là, sur les montagnes et dans la vallée, dît en l'entendant éclater : " Voilà le coup de noce du tailleur de pierre." Je l'avais remplie d'un demi-quintal de poudre bien bourrée avec de la sciure de pierre par-dessus. De peur de malheur j'y avais attaché une mèche qui brûlait lentement et que j'avais recouverte de gravier, de poussière et d'herbe sèche, pour que les pieds des bêtes ne la dérangent pas. Il n'y avait que moi qui connusse la touffe d'orties où le bout de la mèche était enroulé en sortant de terre près de la carrière, au bord du chemin. »*

Malheureusement la veille des noces, le drame arriva. Claude était descendu au village acheter du vin pour la noce, les villageois le complimentèrent, lui offrirent à boire et il remonta aux Huttes qu'à la nuit tombante, en chantant. Il entendit Denise et les enfants qui l'appelaient, il répondit. Mais en même temps, les jeunes venant la veille de la fête pour leur

faire une surprise, marchait avec des torches. Les étincelles mirent le feu à la mèche et firent exploser le rocher sur lequel se tenait Denise et ses enfants. Claude assista sans rien pouvoir faire à la mort de ses trois êtres si chers à son cœur.

Il resta au hameau seul et continua à travailler pour les pauvres, sans salaire, que son pain quotidien.

Lamartine est ébranlé par tant de malheurs et étonné par cet amour de Dieu qui fait tout accepter, avec résignation, sans révolte. Il questionne Claude à ce sujet.

*« Et ne murmurez-vous donc jamais en vous-même, contre cette Providence qui vous a montré le bonheur de si près deux fois, pour vous le ravir lorsque vous croyiez le tenir dans vos bras ? »*

La réponse fut celle-ci : *« Moi murmurer contre le bon Dieu, monsieur ? s'écria-t-il. Oh ! Non ! Il sait ce qu'il fait, et nous, nous ne savons que ce que nous souffrons. Mais je me suis toujours imaginé que les souffrances, c'étaient les désirs du cœur de l'homme écrasés dans son cœur jusqu'à ce qu'il en sortît la résignation, c'est-à-dire la prière parfaite, la volonté humaine pliée sous la main d'en haut....*

Lamartine conclut son récit : *« Je revins encore souvent pendant le même été visiter Claude et m'entretenir avec lui des choses d'en haut. Je trouvais toujours le même goût à sa simplicité et à l'onction de ses paroles ».*

Quelques années plus tard, quand Lamartine monta au hameau, il découvrit la tombe de Claude et par un membre de la famille, il connut sa fin. Blessé à l'épaule et à la jambe, il ne voulut rien recevoir de ceux qui venaient le voir, que du pain. Il mourut ainsi de faiblesse, fidèle à ce qu'avait été son engagement toute sa vie.

Pour Lamartine, c'était une qualité de rester fidèle à ses idées, ce qu'il a réalisé dans sa vie politique. Il aimait la vie simple à la campagne avec sa famille ou ses amis. Sa maison était ouverte à tous et il les emmenait en promenade autour du château, leur faisait découvrir la beauté du Mâconnais. Il était proche de ses vigneron ou régisseurs. À Paris, il ne sortait pas beaucoup, ne fréquentait pas les lieux trop mondains, il allait uniquement chez quelques amis.

Ce livre présente toutes ces facettes de Lamartine et surtout le questionnement qu'il a eu toute sa vie au sujet de la religion. Ce tailleur de pierre, qui accepte tout, sans se poser de question, il l'admire et aurait aimé être comme lui : avoir les mêmes certitudes que cet homme simple, ne pas se poser de questions et accueillir les malheurs comme les bonheurs qui arrivent. Lamartine a vécu de nombreux décès qui l'ont marqué : sa mère, son fils et sa fille.

Pour moi, cet ouvrage mérite d'être découvert car il présente plusieurs axes de lecture :

Des descriptions poétiques du Mâconnais,

La vie à la campagne, les coutumes en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle,

Les rapports entre un noble et un travailleur,

Les questionnements par rapport à la religion, l'acceptation des malheurs,

Quel sens donner à sa vie.

Tout cela nous concerne encore aujourd'hui.